

Suivre Freud sur la route de l'exil

Marie-Jeanne Segers

Ces journées ont une vocation un peu inattendue dans la mesure où elles tentent de se situer dans des *formulations actuelles*. Quelles sont ces formulations ? D'où est venue cette idée du thème de l'exil ? Ces formulations sont – je vous le dis de manière assez directe, parce que, comme vous aurez vu, on n'a pas beaucoup de temps à perdre, on devrait plutôt en rattraper quelque peu – ces questions directes sont celles de la clinique. Comment aujourd'hui pouvons-nous encore exercer une clinique, ou garantir à l'avenir une clinique, sur le mode d'ailleurs de ce qui a été déclaré comme *sauvons la clinique* ! Alors, la sauver de quoi ? La sauver d'une série de prescriptions du législateur – qui ne sont pas nécessairement négatives – mais qui nous amènent à réfléchir et à remettre en question nos pratiques. Je pense que, vouloir ou pas, elles seront remises en question, ces pratiques. Ça c'est un aspect.

L'autre aspect est celui de la psychanalyse dans le social, aujourd'hui. Vous connaissez certainement Jean-Pierre Lebrun, c'est lui qui nous a mis au travail sur cette question du social, de la psychanalyse dans le social. Comme généralement on n'a pas très envie de s'ennuyer avec des questions relevant d'autres champs, on s'est dit : mais non, avec quoi tu viens ? En fait, c'est incontournable et ces journées sont une tentative de tisser des liens entre le champ social et la psychanalyse. Est-ce possible et à quelles conditions ? Donc, si nous y arrivons, c'est sans faire de concession, aucune, sur ce que la psychanalyse vise exactement. Et, comme on le sait, ce n'est peut-être pas si facile à dire, à faire entendre, encore que ce ne soit pas insurmontable. C'est-

à-dire, qu'il y a, à la psychanalyse – la clinique qu'elle inspire et sa théorie – une spécificité incontournable qu'on doit pouvoir élaborer en parlant de la pratique de la psychanalyse dans le champ social. Alors le thème de l'exil était tout à fait pertinent pour conjoindre cet ensemble de choses.

Quelques mots peut-être sur la psychanalyse dans le champ social, quelques mots sur la manière dont je me formule les choses. On entend ici et là des affirmations à l'emporte-pièce, à savoir, *c'est de la psychanalyse* ou *ce n'est pas de la psychanalyse* ? Et je trouve que ce jugement pratique, puisqu'il opère une séparation d'emblée par son simple énoncé, ce jugement pratique est relativement inexplicé et demande à être analysé. Que serait la psychanalyse alors ? Serait-ce la considération des concepts canoniques, académiques ? Est-ce que c'est le fait de travailler dans un langage analytique, sur des concepts analytiques, pour une pratique de la mythique cure-type ? Est-ce cela seulement la psychanalyse ou, au contraire, ne faut-il pas considérer – puisque c'est le cas – que la psychanalyse est la référence la plus importante dans le champ clinique, quel qu'il soit et dans le social également. Si je vous dis ça, évidemment je n'engage que moi par cette affirmation. Mais en considérant les choses, à droite et à gauche, de tous côtés finalement, on s'aperçoit que les pratiques cliniques soit – j'ai relevé un certain nombre d'expressions – elles *se situent du côté de l'analyse*, c'est ce qu'on dit dans les institutions. Ou elles *s'inspirent de l'analyse*, elles *s'adosent à l'analyse*, c'est une expression d'Olivier Douville, et parfois même, on *saupoudre de psychanalyse*. Mais la responsabilité de l'analyse est engagée et la question est de savoir ce que cela signifie précisément.

Vous verrez immédiatement que ce thème de l'exil rencontre cette problématique de différentes manières. Non seulement, il y a un phénomène de migrations contemporaines qui est à considérer, puisqu'il pose la question de savoir si nous parlons la même langue, le même langage. Ça pose même la question de savoir si le présupposé de l'inconscient est encore pertinent. J'ai trouvé dans un texte de Charles Melman, l'affirmation suivante, à savoir que la présupposition de l'inconscient est liée, associée indissociablement au cartésianisme. Comme si, en dehors de cette affirmation cartésienne, on pouvait s'interroger sur l'existence de l'inconscient. On n'a pas le temps d'en débattre ici, mais c'est une question intéressante car ça signifie qu'il y a peut-être des cultures qui ne sont pas cartésiennes du tout et pour lesquelles le présupposé de l'inconscient est un peu saugrenu. En tout cas, en ce qui concerne *c'est et ce n'est pas de la psychanalyse*, si on devait dire que chaque fois qu'on ne jargonne pas *psychanalyste*, psychanalytiquement, alors Freud et Lacan ne seraient pas non plus dans la psychanalyse. Puisqu'un tiers des œuvres de Freud sont des œuvres sociales et qu'il s'est intéressé à la mythologie, aux philosophes, à la littérature et même à la parapsychologie ; tandis que Lacan a nourri sa

réflexion de mathématiques, de logique, de philosophie, de linguistique, d'ethnologie, d'histoire, de religion, etc. Donc tout phénomène humain a interpellé Freud et Lacan. Et, il n'y a aucune raison que nous ne fassions pas la même chose aujourd'hui, d'autant que – comme je vous le disais, il y a un instant – toutes les pratiques cliniques se réfèrent à la psychanalyse. Alors, toutes ? L'objection c'est *et les TCC* ? Et bien les TCC aussi, parce que le seul discours qu'ils puissent tenir est contre la psychanalyse. J'en déduis personnellement qu'ils n'ont peut-être pas de théorie extrêmement élaborée sur ce qu'est l'être humain et la nature humaine, les relations diverses qui peuvent être formalisées par la psychanalyse.

Je pense que la psychanalyse est *exilée* ou qu'elle *n'est pas*. C'est-à-dire qu'elle est exilée du discours courant parce que la psychanalyse conteste les fictions que met en place une société. Elle est concernée par l'exil dans le transfert, qui est une affaire de *passage*, exil par l'analyste de son propre Moi qui lui permet d'occuper cette place d'analyste auprès d'autres sujets. L'analyste est en réalité un spécialiste de l'exil *intime* du sujet. C'est-à-dire la division subjective, la division de la personne et l'exil du rapport sexuel. La distinction entre la division subjective et la division de la personne, je l'ai trouvée dans un texte d'Olivier Douville et je la trouve très intéressante. Donc je dis quelques mots sinon je lâche quelque chose sans commenter, ce qui est un peu déplaisant. La distinction c'est que, Olivier Douville me corrigera si je me trompe mais je vais essayer de l'exprimer à ma façon – c'est une reprise qui rend justice à Pierre Legendre puisque c'est quelqu'un à qui on a accordé une grande attention puis sur lequel on a fait impasse – mais c'est cette manière de situer la personne, le terme personne réfère au discours juridique, de situer la personne dans un discours juridique dogmatique. Parmi les fictions de nos sociétés, le discours juridique en est une, pas seulement la science. Et donc nous sommes tous sujets de droit, d'une manière ou d'une autre. Le discours juridique c'est quand même ce qui, dès le départ, produit de l'altérité. C'est le discours juridique qui fait qu'à votre naissance on a inscrit quelque part qu'un individu est né, de tels parents, qu'il porte ce nom, etc. C'est-à-dire, c'est une « fabrication » d'altérité, fabrication avec des guillemets, c'est une métaphore bien entendu. Je trouve important de distinguer cette division subjective et la division de la personne ainsi que l'exil du rapport sexuel.

Spécialiste de l'exil intime, le psychanalyste est aussi un généraliste de tout sujet humain. Puisqu'il n'est pas possible, je pense, d'affirmer tenir une spécialisation en psychanalyse avec les enfants, les adolescents, les traumatisés, les femmes, jeunes, moyennes, âgées... Enfin, je pense que si le psychanalyste est spécialiste de l'exil intime du sujet, il est en revanche un généraliste. Mais les analystes n'échappent pas au malaise dans la civilisation et ils participent au discours qu'ils dénoncent : personne n'est *hors structure*. Donc

on parle d'une position de sujet parmi d'autres, il ne faut quand même pas exagérer. Il ne faut pas confondre, parler de la psychanalyse théorique et clinique et psychanalyser.

Il est important aujourd'hui de tenter de ne pas céder sur *l'offre* psychanalytique à laquelle la pression du législateur voudrait nous faire renoncer au nom de bonnes intentions. Vous connaissez tous ces projets d'évaluation-prescription, produits par des décrets qui essaient de mettre en place un certain nombre de choses et qui concernent toutes les institutions et même la psychanalyse mais qui ont ceci de remarquable, c'est qu'elles sont fondées sur une conception de l'homme implicitement – mais n'allez pas dire ça au législateur, lui ce n'est pas son boulot d'y penser – *déficitaire*. Si elle ne l'est pas au départ elle le devient extrêmement rapidement. Un petit exemple clinique est celui d'une dame qui a un bébé prématuré et on mesure ce bébé de tous les points de vue : puisqu'il est prématuré, il faut évaluer un certain nombre de paramètres. Et le simple fait qu'on évalue sa surdité éventuelle, la rend inquiète parce qu'il est un sourd potentiel. Donc la mesure, même sans préjugé au départ, crée, met en scène l'idée du déficit. Mais c'est un déficitaire d'un ordre très particulier, car si je poursuis, je vous dirai : mais la psychanalyse ne travaille *que* sur ce point, à savoir ce qui manque à l'homme. Mais si la psychanalyse travaille à partir de ce qui manque à l'homme, c'est en le considérant comme quelque chose de *fondateur*. Ce n'est pas le point de vue du législateur pour lequel le déficitaire doit être annulé, remédié, est inadéquat. Donc, il prescrit de manière implicite et latente le *bonheur pour tous*, donc la correction des mesures qui seraient négatives. C'est-à-dire que même si c'est une conception déficitaire de l'être humain, elle a un projet extrêmement différent et une orientation différente.

Or précisément, l'essentiel de l'humain se situe *au delà du principe de plaisir*, c'est pour cela que j'ai intitulé mon exposé « Suivre Freud sur la route de l'exil ». Au moment où il partait sur la route de l'exil, Freud avait rédigé son au-delà du principe de plaisir, il avait en mémoire son texte sur la mélancolie et il a rédigé *Pourquoi la guerre ?* etc. C'est-à-dire qu'il était, par la maladie qui le rongait et par la montée de l'anti-sémitisme et du nazisme qui l'entouraient, particulièrement bien placé pour réaliser ce pouvoir du négatif et de la pulsion de mort comme fondements originaires de l'être humain. Et c'est en ce sens que la psychanalyse est laïque, elle est profane et même susceptible de profaner dans la mesure où le discours courant, le discours commun s'entend sur un certain refoulement par rapport auquel la psychanalyse a pour fonction d'ouvrir à nouveau un espace de parole. C'est ce qui est aujourd'hui rendu difficile et les interventions qui vont suivre vous en donneront de nombreux exemples. Puisqu'on assiste aujourd'hui davantage à une subjectivité mise en acte ou encore à des symptômes *out*, selon l'expression de Jean-Marie

Forget, dont le sujet ne veut rien savoir, qui peuvent devenir, s'ils trouvent l'adresse qui convient, un symptôme analytique. Mais ce n'est pas à n'importe quelles conditions qu'une parole bannie peut devenir possible.

Autre terme assez important également, c'est le fait que généralement ce qui est mis en scène c'est la subjectivité et pas le sujet. Or, la subjectivité et le sujet sont des temps logiques différents du symptôme ; la précipitation et la contradiction laissent le sujet dans un entre-deux. Sans représentation de la perte, certains sujets se baladent de crise en crise sans pouvoir constituer un symptôme, un corps hors champ du discours ce qui est la définition de l'errance. Et pour cela – c'est là où je vous avais dit, mais quand même il faut qu'on arrive à définir cette position de la psychanalyse et qu'on puisse la communiquer, je ne crois pas aux théories qui demeurent confidentielles, il faut quand même pouvoir en faire quelque chose – mais pour cela il faut l'exercice par le psychanalyste de sa position. Il faut, je cite, « qu'un psychanalyste *s'avance*, qui entend que la métaphore est quelque chose qui s'inscrit dans le langage, que la nomination du manque dans la langue maternelle fixe un élément manquant et que c'est ce qui permet de se structurer comme névrose. » Alors la névrose, ça peut s'entendre comme déficitaire. *Ah, mon Dieu, non, pas une névrose ! ...* Mais on n'a pas le choix, tout le monde est inscrit dans une structure. Il faut de l'interdit pour que la métaphore opère, il faut une mère interdite pour que le sujet se névrotise, il faut un trait d'évidement pour le signifiant phallique. L'éjection d'un signifiant de la chaîne est ce qui vectorise le langage.

Je vous l'ai dit, la psychanalyse aussi est dans l'histoire. Les structures, on entend ici névrose, psychose, perversion descendent dans la rue et la psychanalyse est prise dans la structure, elle aussi. Il n'y a pas moyen de l'isoler des discours qui lui font contexte mais elle doit demeurer, elle devrait demeurer, une respiration dans la culture. Elle ne peut toutefois s'écrire qu'en écrivant les autres discours car elle s'inscrit dans la pluralité antagoniste des discours. De toute manière, le lien à l'autre est pluriel, les effets sur le sujet dépendent des prises du discours qu'il insère et ce sujet, je vous l'ai dit, n'est pas la subjectivité. Se référer à la psychanalyse dans des discours hors psychanalyse, c'est ce que nous faisons tous lorsque nous parlons de théorie ou même de clinique. Il faut, à mon avis, exclure l'idée d'une subjectivité générale pour une époque parce que le sujet est seulement supposé en psychanalyse, il n'est signe de rien si ce n'est du signifiant. Il serait plutôt comme le second degré de l'altérité. Une instance inconsciente est à l'origine de la parole qui fait le lien social et si la pathologie est l'entretien d'une forme de souffrance inconsciente, elle est aussi le lieu d'une vérité mais surtout la source d'une résistance majeure à l'aboutissement de l'inconscient. Cela tient à la place de la culture, à la place du social. Il y a donc une violence du social qui est inévi-

table et le sujet est le lieu d'où se dit *non* ! J'ai trouvé une citation de Freud qui est extrêmement pertinente, Freud écrit au pasteur Pfizter : « Si seulement on pouvait comprendre que toutes nos affirmations sont tirées de *l'expérience* et non pas inventées de toutes pièces ou fantasmées à une table de travail. » Et bien, toutes les expériences, y compris celle de ceux qui travaillent avec des exilés, sont des expériences importantes à partir desquelles il faut compléter, continuer à élaborer et formaliser la théorie analytique. Freud a une autre citation, qui est également importante, c'est que : « Il n'y a rien à quoi l'homme, par son organisation, serait moins apte que la psychanalyse. » C'est-à-dire que la psychanalyse – si vous avez un peu suivi ce que je dis – c'est qu'à la fois il y a quelque chose d'incontournable par cette référence généralisée à elle, pour ou contre, mais il y a également quelque chose qu'on ne veut pas savoir, qui toujours revient sous forme d'une résistance et d'un voile, qu'on voudrait mettre ou remettre sur ce qu'elle manifeste et personne, à mon avis, ne fait exception à cela.

Alors, je termine en vous disant en quelques mots – puisque Jean-Jacques Tyzler m'avait à Paris écrit très gentiment un petit mot en me disant : mais tu devrais quand même faire une petite analyse sémantique sur le terme. Là ce sont mes mots, Jean-Jacques, donc... Ce que je fis bien entendu ! Et donc après cette introduction qui situe un peu le contexte général de ces journées d'étude, je vous dirai que le signifiant exil est un signifiant très particulier. Je vous laisse à vos associations personnelles. Mais à la fois, il y a un mouvement où on se dit : mais non, c'est quoi ce truc ? Mais avec quoi elle vient ? Puis, par ailleurs, il y a aussi : mais bien sûr, mais c'est évident ! Alors, j'ai envie de dire que c'est en réalité déjà de la psychanalyse, dans la mesure où exil désigne l'exil intime de la division subjective propre à tout être parlant, à partir de laquelle le sujet s'exprime dans sa langue. Charles Melman, qui a des expressions assez impayables, faut-il dire, a déclaré – ce n'est pas du tout sans intérêt – que le sujet est ventriloque. Que veut-il dire par là ? C'est que nous disons quelque chose et nous avons un projet de discours bien construit et voilà que quelque chose échappe, qui est quelque chose qu'on n'avait pas du tout envie de dire, mais qui exprime une vérité également. Voilà une indication clinique à la portée de chacun, de cet exil intime.

Ce n'est pas le tout, mais je passe à autre chose sinon on n'avance pas. En ce qui me concerne, je trouve que cet exil intime est bipolaire au sens de la psychiatrie et du DSM. Et oui, j'ai envie de dire, il est maniaco-dépressif. C'est-à-dire que si vous cherchez les occurrences du terme sujet, vous trouvez le sujet triomphant qui est le sujet de la science, qui a tous les droits, qui triomphe de l'adversité, auquel la vie sourit... Et puis vous avez le sujet qui est le sujet de l'inconscient et qui est un sujet inconsolable, que la perte de l'objet originaire condamne à errer à la recherche de l'obscur objet du désir.

C'est pourquoi, au fond personnellement je suis arrivée au terme du travail sur ces journées sur l'exil à la considération de la mélancolie. Ce serait à développer ultérieurement mais on a l'impression que c'est cette part mélancolique du sujet qui est la plus en souffrance dans la manière dont le social est construit et articulé aujourd'hui.

Il y a alors, toujours dans la différenciation sémantique du terme exil, un exil nécessaire. Cet exil nécessaire et salutaire dont témoignent les exils réussis qui sont la garantie d'un espace d'accueil minimal dont Victor Segalen parlait déjà quand il faisait l'apologie de l'exotisme. Donc vous avez déjà au début du XX^e siècle et d'ailleurs encore à des dates assez récentes, la passion pour la Chine qui semblait être vraiment l'exil ultime pour des occidentaux. Non sans raison, mais il n'y a pas que la Chine, bien entendu. Donc, espace d'accueil minimum nécessaire à l'altérité, écart qui doit être étayé, qui doit être soutenu pour se décaler du narcissisme. Et ensuite, par extension, toujours dans l'exil, on désigne par le terme exil ce qui ne sont en fait que des pathologies de l'exil. Par exemple, dans les pathologies de l'exil, je rangerais les psychotiques en tant qu'ils sont exilés à l'intérieur. C'est le cas des psychoses, sur le mode si bien décrit par Freud dans *Pour introduire le narcissisme*, le psychotique se heurte à l'impossible radical de la rencontre avec l'autre car pour lui le semblable est menaçant et autrui lui est étranger, dans le meilleur des cas, la rencontre demeure superficielle. Et c'est chez un patient psychotique exilé, pas du tout un intellectuel mais un travailleur manuel, que j'ai entendu ce témoignage qui confirme d'ailleurs la chose. Il a dit qu'au moment de sa décompensation, quelques années plus tôt, ce qui lui était arrivé était la chose suivante c'est, dit-il, à ce moment là je suis *tombé à l'intérieur*. Depuis il ne parle plus à personne, etc. Donc une des pathologies de l'exil, la psychose.

Vous avez également des sujets exilés à l'extérieur ou encore enfermés dehors, terme qui désigne toutes les formes d'exclusion. L'exclusion n'est pas la précarité, mais elles peuvent s'associer l'une à l'autre et parfois entraîner l'errance, autre forme très particulière de déplacement perpétuel du corps dans un espace où aucun lieu ne vient réellement servir d'abri. Dans les pathologies de l'exil, enfin, il y a les traumatisés ou victimes de violences, ce ne sont pas tous les exilés, vous avez des exilés bourgeois et très aisés aussi qui souffrent de leur exil d'ailleurs. Mais donc les traumatisés, ces êtres humains qui meurent sous les yeux de tous, grâce aux médias, dans la plus grande indifférence et finalement il y a – et c'est une expression qu'on doit à Fethi Benslama – une destruction d'exil. C'est un terme intéressant parce que c'est une manière de désigner que cette opération incontournable que le sujet humain doit réaliser est rendue impossible par certaines conditions du champ social aujourd'hui. Et donc cette destruction d'exil peut produire des pseudos psychoses, une expression à moi que je n'ai pas véritablement suffi-

samment creusée pour savoir si elle est légitime en langage psychanalytique, mais ce que je veux dire par là c'est que des pseudos psychoses seraient des cas où un sujet ne peut se représenter auprès de l'Autre que par un délire. C'est-à-dire que dans une perte des références qui sont les siennes, entre un lieu qu'il a quitté et un autre qu'il n'a pas encore accueilli, il arrive qu'il se fasse représenter de cette manière. Et on pourrait y inclure toutes les identités passionnelles qui sont une tentation pour les exilés en perte, en destruction d'exil, les identités passionnelles qui fonctionnent dans le terrorisme et qui fonctionneraient alors plutôt comme métaphores délirantes. Je vous ai dit un certain nombre de choses et je vous remercie de votre attention.

* * *

DISCUSSION¹

O-C. – Merci Marie-Jeanne pour ce très bel exposé, pour cette mise en place que tu fais sur ces journées de l'exil qui sont à ton instigation d'ailleurs. Je passe directement la parole à Jean-Jacques Tyszler qui est psychiatre et psychanalyste à Paris et Maître ès disputation...

J-J. T. – D'abord, merci Marie-Jeanne. Je voulais te remercier parce que ton travail est accoué à un document que tu m'as adressé, un long travail écrit sur le thème de l'exil dont tu n'as donné que quelques tours, mais qui est déjà très riche et j'espère que tu vas le poursuivre... Je pense qu'elle va le publier un jour ou l'autre. Je l'ai lu de près, mais là je ne pourrai pas en faire le commentaire car il est très riche et très varié, tu passes d'un bord à l'autre du même signifiant et de la clinique, ça demanderait un travail qu'on fera sûrement après publication.

Alors, j'ai essayé de réfléchir au thème que tu proposes, juste pour, accoué à ton propos, lancer quelques idées et quelques fils. Tu parlais du signifiant lui-même, ça me paraît très important dans un premier temps, de s'arrêter à « ex-il » donc la frappe du mot lui-même. C'est-à-dire ex-il, ex-l éventuellement, quelque chose qui met le sujet effectivement – quand il y a du sujet – hors du lieu en quelque sorte. On entend bien que cela touche en nous à quelque chose qui nous mettrait hors du lieu, hors du heim, hors d'un lieu où je peux recevoir un message, hors éventuellement d'un lieu habité par Dieu. C'est cela quand même la frappe première, qui est très puissante, de ce mot exil qui est moins atténué que

1. Nous avons conservé les tournures orales des interventions retranscrites. Lorsqu'un passage était inaudible ou manquait du fait des conditions d'enregistrement, nous l'avons indiqué par des parenthèses. Le lecteur pourra sans peine rétablir le fil.

les termes qu'on utilise, immigration, enfin d'autres mots qui existent. Exil garde pour nous une énigme et en même temps une force incroyable dans le signifiant lui-même. Surtout si vous le décomposez lettre par lettre. Donc, je dirais ça au départ.

Mais qu'est-ce que c'est que d'être hors du lieu ? C'est le premier point. Je crois qu'il y a une énigme tout de suite, c'est-à-dire qu'on entend et d'ailleurs tu l'as dit, que cette question de l'exil est forcément liée à la conception que nous avons de la métaphore paternelle, du Nom du Père. Tu en parles en toute fin avec la problématique des psychoses, à juste titre. Et je dirais que, à y réfléchir comme ça sur un mode un peu historique, ce qui est curieux c'est qu'au départ, la frappe du Nom du Père est une injonction à l'exil. Si vous ouvrez la Bible, toutes les métaphores bibliques sont une injonction à l'exil. Le premier commandement – d'ailleurs Freud ne se rappelle plus le dernier commandement : c'est drôle Freud met le premier en cinquième, assez bizarrement – mais le premier, je vous le rappelle pour ceux qui, comme moi, sont trop laïcisés, c'est quand même « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai sorti de la terre d'Égypte et t'ai délivré de la servitude ». Donc c'est le commandement, rappelé à Abraham, « Pars ! Pars ! » Il faut que tu partes, va-t-en ! Va, vis et deviens, comme disait un film plus récent. Ou bien, si vous voulez, les métaphores d'Adam et Eve chassés du Paradis, il y en a beaucoup. Ce qui est curieux c'est que la première frappe du Nom du Père, apparemment est un ordre d'exil. C'est comme ça, pars !

Alors je crois que la difficulté, tu l'as très bien amenée dans ton propos, la difficulté c'est la reprise en chemin, si je puis dire, de cette frappe première qui, elle, va être interprétée en quelque sorte comme une interrogation sur cette métaphore elle-même. Alors pour en rester dans la parole biblique, c'est le psaume qui est si beau et qui dit ceci – le psaume 137 traduit comme « Gloire » – quand il dit : « Sur les fleuves de Babylone où dans nos chaînes et dans nos larmes nous nous souvenions de Sion – je passe un peu – comment chanterons-nous le chant d'Adonai sur la terre de l'étranger ? » Vous voyez donc la reprise intime, c'est-à-dire hors terre. Comment puis-je avoir ce référent du Nom du Père ? Et je crois que le terme exil est pris dans cette double difficulté, c'est-à-dire frappe première pars ! Et en chemin, me retournant exilé, je me dis quid ? Quid de ce lieu du père ? Comment puis-je même m'adosser à sa métaphore ? Voilà comment je situerais pour le moment cette mise en place du mot lui-même.

Alors après tu as fait beaucoup de références à la clinique, je crois que si nous sommes comme ça tranquilles sur la mise en place, je crois qu'il nous faut différencier les grands exils, par exemple, des groupes humains.

Ce n'est pas la même chose les groupes humains après des guerres, des génocides, de grands traumatismes sociaux. Donc l'exil d'un groupe en masse, ça c'est une des formes de l'exil. Et je crois qu'il nous faut le différencier de la forme plus subjectivée, par exemple, du latino-américain qui rêve de la Sorbonne à Paris, « je m'exile » et donc un rêve d'exil, « je vais à la rencontre d'un type d'idéal », ce qui est quand même assez existant. Ou bien de la forme de Joyce, exilé dans les langues, comme Lacan le dit. Et donc, il y a sous le mot exil toute cette variété que tu signales bien dans ton propos et surtout dans ta thèse au travail.

Dernier point, je crois que ça reviendra beaucoup dans nos discussions, qui est la question du statut de la langue maternelle. Alors, c'est juste un point de travail que je vous propose, je pense qu'on pourrait distinguer l'immigration, enfin l'immigré qui passe d'une langue à l'autre, premier point de difficulté et garder de manière forte au terme exil, enfin si nous le choisissons comme ça, le problème d'un sujet dont la langue maternelle, pour des raisons à préciser (...) Pensez aux Arméniens, bref, d'autres groupes humains. Et là, je crois qu'il y a un rapport particulier à la langue elle-même qui va créer une clinique très particulière. Voilà, je m'arrête sur ces remarques.

Intervention – J'ai une question à propos de l'inconscient qui serait limité selon des cultures ou des sociétés, je dirais plutôt que c'est le sujet de l'inconscient au sens où l'inconscient est représenté dans les cultures, il y a une référence dans différentes cultures de la notion d'inconscient, mais pas du sujet en tant qu'il n'y a personne à qui s'adresser, le sujet de l'inconscient dont nous parlons il ne trouve pas forcément à qui s'adresser.

M-J. Segers – Oui, c'est une manière d'entendre les choses, mais moi je tiens à conserver ouverte la possibilité que cela soit réellement de l'inconscient dont parlait Charles Melman. À savoir qu'au Moyen Age, je ne sais pas quel statut il avait, c'est pas sûr qu'il en ait eu un. Mais je vous remercie de votre intervention, j'y réfléchirai.

Intervention – C'est toute la question qui traverse la publication de l'ouvrage « D'un inconscient post-colonial, s'il existe. » C'est une question ouverte, s'il s'agit effectivement de la référence à l'inconscient, et celle à laquelle nous sommes habitués.

Intervention – Les anciens rêvaient et racontaient leurs rêves, les Indiens rêvent, et leurs rêves leur sont utiles et sont référencés dans leur vie quotidienne.

M-J. Segers – Voilà, parce qu'à partir du moment où une hystérique est brûlée sur un bûcher pour sorcellerie, juste parce qu'elle présente les cécités

anesthésiques classiques de Charcot, on se demande quand même si ce n'est pas une toute autre logique qui est à l'œuvre que celle de cette diabolisation... On se demande, quand même. Question ouverte...

Intervention – C'est juste un complément à ce que tu disais sur les immigrés dont la langue serait morte et je pensais notamment à ces enfants adoptés, d'une langue étrangère, qui arrivant dans un pays se voient interdits de faire l'usage de leur langue. C'est une sorte de néo-colonialisme moderne.

M. L. – C'est un point, mais il y a aussi un autre point, par rapport à ce que disait Jean-Jacques, c'est la distinction entre effectivement ceux qu'on peut appeler immigrés qui sont réfugiés et puis la question de l'exil. Il y a un auteur qui a très bien pointé cela, c'est Stefan Zweig qui, se trouvant réfugié en Angleterre, peut parler de l'exil parce que plus personne ne peut lire alors ce qu'il écrit dans sa langue maternelle. Ça ne peut passer que par la traduction en langue anglaise. C'est-à-dire qu'alors il est réfugié, il va parler de sa position d'exilé, je trouve cela très intéressant.

J-J. T. – Ça va avoir un type d'incidence sur la lecture que nous faisons, en quelque sorte, du Nom du Père. Puisque même dans la clinique que tu cites, que ça soit le bord de mélancolisation, c'est-à-dire de dépressivité maintenue de certains groupes humains autour de la question de la survie, mais ça peut être également par le biais de la paranoïa, enfin des formes de paranoïa sensibles. Il y a là une lecture qu'on pourrait appeler maternelle, maternante du Nom du Père à ce moment-là. Un type de féminisation de la clinique induite par cette interprétation de l'exil. Je crois que c'est pour cela que c'est très important qu'on s'arrête à la frappe et à l'interrogation de la frappe, c'est-à-dire qu'est-ce que produit chez un groupe comme chez un sujet, intimement, de devoir interpréter la position de l'exil. Vivre et survivre ce n'est pas exactement la même chose du point de vue du Nom du Père. Voilà, c'est pour vous donner ces pistes, mais qui sont dans le propos très documenté de Marie-Jeanne.